

LA CHRONIQUE D'EMILE BRETON

Les perches du Nil et le pont sur la Drina

Nominé (pardon pour le barbarisme) aux oscars, le Cauchemar de Darwin d'Hubert Sauper avait déjà obtenu un César il y a quinze jours en France. On aura lu ici et là, ou on lira, que c'est une belle reconnaissance pour le documentaire. Mais s'agit-il bien, dans ce cas, d'un documentaire ? Cette histoire de perches du Nil, poissons carnassiers introduits dans le lac Victoria pour diversifier sa faune et qui n'aboutit qu'à faire disparaître les autres espèces, est là pour démontrer une thèse : l'Occident pille l'Afrique. Preuve en est donné dans le film par cette noria d'avions qui viennent charger le poisson destiné aux congélateurs des pays riches alors que les autochtones devront se contenter de carcasses pourries. La thèse est juste, la démonstration hasardeuse. Pour mettre en évidence ce pillage, le démontage de l'endettement, par exemple, eût été nettement plus probant. Mais comment, de ces mécanismes mis au point dans l'obscurité des banques d'affaires, faire un spectacle ? Alors que « les dents du lac », ces perches à la sale gueule plantée de courtes dagues, ça oui, ça fera une belle affiche. Trop belle... Avant que François Garçon, dans les Temps modernes (n° 535-536), pointe les distorsions de la réalité les plus manifestes - des carcasses pourries laissées à la consommation locale, alors qu'elles doivent être transformées en farines animales, au trafic d'armes, non prouvé -, il était évident, à la seule vision du film, que son misérabilisme trop souvent voyeur n'était que volonté d'afficher la bonne conscience du filmeur... et de l'Occident, par la même occasion, qui ne craint pas de dénoncer l'horreur.

Ça, c'est donc un pamphlet. Le documentaire, il faut le chercher ailleurs, dans une certaine modestie du réalisateur devant les faits, leur non-manipulation. Ce qui n'exclut évidemment pas, bien au contraire, que ce dernier ait un point de vue sur ce qu'il filme. Ainsi, un tout jeune festival, né l'an dernier à Pampelune et qui en était donc, en ce mois de mars, à sa deuxième édition, a choisi de s'appeler Punto de vista, « point de vue », justement, et l'un des plus beaux films que l'on y vit fut aussi celui qui déployait le dispositif le plus simple. **Le Pont sur la Drina**, de Xavier Lukomski, est un documentaire de dix minutes. Il s'ouvre sur une citation d'Ivo Andrić, auteur de la chronique Un pont sur la Drina qui raconte, entre autres destinées qui se croisèrent en ce coin de Bosnie, la soirée devant ses livres de comptes de Lotika, une vieille dame serviable qui fut belle et qui a vu tous ses amis se disperser. « *Que de destins sont passés par cette petite chambre ! écrit-il. Il y en a eu, des débits, des fonds perdus, des opérations biffées et effacées pour toujours dans le grand-livre de comptes de Lotika.* » Dans le film, ce n'est pas d'opérations effacées qu'il s'agit, mais de vies. En voix off, un homme lit sa déposition devant le tribunal sur les crimes de guerre en Bosnie. Avec quelques autres, du même village, il entreprend de repêcher, pour leur donner une sépulture, les cadavres qui, pendant la guerre, passaient sous ce pont : hommes, femmes, enfants, tués par balles, égorgés, éviscérés, ayant séjourné plus ou moins longtemps dans l'eau, venus d'amont. La voix de l'homme est monocorde. Il dit ce qui s'est passé, point. Horreur portée à l'insoutenable par ce qui est à l'image, un plan fixe sur ce pont ottoman à dos-d'âne, ses dix arches se reflétant parfaitement dans l'eau de jade sur laquelle pendent des branches d'arbres, toutes nuances de verts se détachant sur un ciel que parfois assombrit un nuage. L'eau se ride légèrement, un poisson vient de sauter, sous une arche un canard trace son sillage. La beauté même, sereine. C'est tout : une voix, une image, aucune description des massacres dont cette terre se gorgea ne saurait atteindre cette intensité dans l'évocation.

C'est que Xavier Lukomski respecte son spectateur. Et le cinéma. Il n'assène pas sa vérité à force d'effets de caméra, de dramatique assombrissement de l'image. Il n'en a pas besoin, car il est documentariste, comme Marc Bloch – dont on lira les réflexions des plus stimulantes dans l'Histoire, la guerre, la résistance (« Quarto », Gallimard) – est historien : il ne tord pas les faits pour les besoins de sa démonstration. Des documentaires aussi rigoureux, on en vit pas mal d'autres à Pampelune, belle leçon. On en verra encore (dont le Pont sur la Drina) au festival du réel qui s'ouvre cette semaine à Paris, immanquable rendez-vous.